

PROLOGUE

Les souvenirs surgissent sans prévenir. Juste une odeur, une lumière particulière, n'importe quel stimulus et, instantanément, des images défilent : sommet d'une côte en Birmanie, piste blanche au Mozambique, gargote crasseuse en Chine, descente vertigineuse d'un col andin...

Trois ans plus tard, notre tour du monde à bicyclettes nous accompagne toujours ; notre voyage nous habite ; discret, sans nostalgie, juste une toile de fond ontologique, avec de temps en temps une anecdote qui remonte...

Ce livre n'est pas le récit d'un voyage *digéré*, écrit au retour. Nous avons retranscrit ici le carnet de route que nous tenions au fur et à mesure sur notre site internet www.bicyclettesnomades.com (site toujours en ligne) qui racontait notre tour du monde à vélo effectué du 14 février 2006 au 21 juin 2008. Après chaque passage de frontière, ou au cours du séjour quand celui-ci excédait un mois comme en Inde ou en Chine, nous mettions en ligne un texte racontant notre périple dans le pays traversé. Nous écrivions chacun notre tour, chacun avec son style, sa perception des choses. L'autre relisait et nous discussions des corrections éventuelles. Et quand malgré tout nous étions en désaccord, c'était l'auteur du texte qui avait le dernier mot ! Mais il fallait un minimum de points communs et une façon identique

d'appréhender le monde pour vivre ensemble une pareille aventure.

Initialement prévu pour partager notre expérience avec la famille et les amis, ce site est devenu progressivement pour nous comme un exercice de journalisme. Le cercle de nos *web-lecteurs* s'agrandissait de semaines en semaines, et nous nous sommes pris au jeu. Ce récit est donc descriptif (ce que nous avons fait, où nous sommes passés, les anecdotes qui ont émaillé l'aventure), mais nous nous sommes efforcés de mettre en perspective nos observations par des connaissances obtenues lors de conversations ou par des lectures.

Cette écriture était parfois fastidieuse. Nous tenions un journal de bord quotidiennement mais la rédaction d'un texte destiné à être mis en ligne nous demandait une certaine énergie après des journées qui pouvaient être éprouvantes ! Il fallait ensuite trouver un cybercafé aux connections plus ou moins efficaces et s'atteler à taper le texte et envoyer les photos à notre webmaster, Tanguy Trévou, un ami en or, le type d'amis moins nombreux que les doigts d'une main, et encore, une main à la Django Reinhardt ! Qu'il soit ici remercié du fond du cœur !

Hormis le plaisir de faire partager nos émotions, de découvrir notre production et de lire les commentaires et encouragements de nos lecteurs, mettre en ligne ce récit a donné une autre dimension au voyage. Et ce livre est en quelque sorte son aboutissement. Nous avons bien prévu d'écrire un livre, récit de ce tour du monde à vélo. Mais une fois le voyage terminé, nous sommes passés à autre chose. En fait, le retour n'a pas été vraiment douloureux. Il s'agissait d'un nouveau départ, le début de nouvelles aventures plutôt

PROLOGUE

qu'une fin sans autre perspective que celle de vivre à travers des souvenirs. Aventure professionnelle, puisque nous revenons de Guyane française où nous avons exercé comme médecin deux ans et demi dans un petit village isolé au bord du fleuve Maroni, à Grand Santi ; aventure de la parentalité : notre fils Youenn est né en octobre 2009, et nous attendons une petite fille qui devrait naître en novembre.

En juin 2011, presque trois ans jour pour jour après notre retour, Jacques Flament nous contactait pour sortir un livre, tiré du carnet de route de notre site internet. La boucle était bouclée.

La préparation du voyage se fit tranquillement, sur deux bonnes années : compiler les informations pour les formalités de visa, consulter les cartes, sites de voyageurs, guides et littérature de voyages pour peaufiner le parcours ; réfléchir au matériel nécessaire... Nos thèses respectives soutenues, nous étions repartis en Guyane Française, où nous avons auparavant effectué un an d'internat à l'hôpital de Saint-Laurent-du-Maroni, pour trois mois de remplacement en dispensaire isolé. Ça nous permit de mettre de l'argent de côté et de passer l'hiver au chaud.

L'argent... est une question récurrente quand on nous interroge sur l'aspect pratique de notre aventure. Voyager simplement dans un pays en voie de développement est très bon marché ; heureusement d'ailleurs, vu les salaires gagnés par leurs habitants (une couturière Tunisienne qui travaille six jours sur sept pour une grande boîte internationale gagne 150 euros par mois ; au Swaziland, c'est deux fois moins...). Le budget quotidien est donc modéré ; à cela s'ajoute les billets d'avions, connexions internet, chambres d'hôtel,

notamment dans les capitales, etc... Pour deux ans et demi de voyage, tout compris, nous avons dépensé environ douze mille euros chacun. Le prix d'une voiture basique. Sur la route, nous avons rencontré un anglais, Matt, qui est parti avec cent euros en poche, direction la Chine. Il n'est pas nécessaire de gagner au loto pour partir sur la route.

Quatorze février : drôle de date pour s'élancer à vélo... Notre date de départ était conditionnée par le passage d'un col situé à plus de 4800 mètres d'altitude, la Kunjerab Pass, frontière entre la Chine et le Pakistan. Ce col n'est praticable qu'en été. Il nous fallait donc évaluer le temps que nous estimions nécessaire pour l'atteindre. Nous avons donc convenu de partir mi-février ; le printemps n'était pas loin et, d'après nos estimations, nous arriverions au Pakistan six mois plus tard, soit à la mi-août. Nous passerons finalement ce col le vingt-et-un août ! Mais ce sont ces genres de détails qui, bien anticipé, font qu'un voyage ne se transforme pas en galère, voire en tragédie !

Sur ces deux ans et demi, nous n'aurons eu que très peu de mauvaises expériences finalement : une mauvaise rencontre en Croatie, des inondations en Chine, un passage de frontière éprouvant au Bénin... (quelques anecdotes sont nécessaires pour pimenter un tant soit peu tout récit...). Il ne faut jamais se séparer d'une certaine prudence. Jusqu'au Kurdistan turc, nous faisons systématiquement des bivouacs dans la nature, parfois au bord de la route, en tout cas sans nous soucier de la visibilité. Jusqu'au jour où, dans un village, on nous raconte qu'une semaine auparavant un couple de cyclistes suisses avaient été violemment agressés non loin de là. Le type de faits divers qui peut se passer à

PROLOGUE

peu près partout, mais il est des situations que l'on sent et d'autres pas. À partir de là, nous avons la plupart du temps demandé l'autorisation à quelqu'un de planter notre tente dans son jardin, choisissant de préférence une famille. Ce qui revenait en fait à demander l'hospitalité car, invariablement, nous étions invités à dormir dans la maison, et ce après un temps de latence plus ou moins long... Comme nous les comprenons ! Imaginez, au hasard, deux Mongols en tenue traditionnelle, montés sur leurs chevaux vous demandant, à l'aide de deux ou trois mots d'une langue que vous êtes censés connaître quelque peu (genre en russe pour des Ouzbeks), la permission de planter leur tente alors que vous prenez l'air tranquillement dans le jardin de votre maison située à la campagne, complètement à l'écart des grands axes... c'est à peu près l'effet que l'on devait parfois leur faire ! Et pourtant quel accueil, simple et généreux ! Certaines soirées chez nos hôtes furent mémorables, voir cocasses. L'alter culturalité pouvait engendrer des quiproquos, comme en Bulgarie avec cette vieille dame qui ne voulait absolument pas nous rendre un petit service (jeter un œil sur nos vélos) alors qu'elle se bornait à acquiescer en secouant de la tête... mais dans le sens horizontal, la norme bulgare étant l'inverse de chez nous. La façon de prendre les repas (seuls ou accompagnés, tôt ou très tard), le coucher, etc... Les échanges étaient souvent limités car nous maîtrisions rarement la langue locale ; mais le langage du corps, notamment les mimiques du visage et les sourires, sont étonnamment efficaces. Nous avons même piqué des fous rires ininterrompus avec seulement trois mots de vocabulaire en commun ! De temps à autre, un voisin, ou l'instituteur appelé à la rescousse, parlait un peu anglais, et nous pouvions alors

converser. Au Laos, nous avons discuté en français avec un octogénaire, et Chloé a même pu échanger en allemand avec un ancien policier qui avait fait sa formation en RDA.

Autre façon de créer du lien, le dessin ; merveilleux et universel moyen de communication. Chloé prenait souvent son carnet pour croquer le portrait des gens présents, tactique infaillible pour les tenir en haleine et leur faire plaisir. Être hébergé chez des gens n'était pas forcément la règle. Parce que, tout simplement, il peut être fatigant d'essayer de faire la conversation et d'éviter les impairs alors que l'on est épuisé par sa journée de vélo et que la seule chose à laquelle on aspire est de s'allonger pour dormir. Cela peut aussi être un peu décalé : par exemple, au Pakistan ou au Pérou, les habitants sont très pauvres et on trouve presque partout des chambres à deux euros. Les modes d'hébergement ont ainsi varié suivant les régions traversées : petits hôtels basiques (les fameuses *guest houses*) en Asie et en Amérique du sud, temples en Inde, en Thaïlande et au Laos, écoles en Afrique subsaharienne...

Plein de petits détails sont malheureusement absents de cet ensemble de textes. Il fallut bien sélectionner, et ce qui a de la saveur pour nous semblera insipide pour l'autre. Notre emploi du temps était très réglé, surtout nos journées de vélo. Réveil au petit jour, voire avant le lever du soleil. Pause vers dix heures, déjeuner vers treize heures, fin d'étape entre dix-sept et dix-neuf heures. Dans l'intervalle, vélo environ sept heures par jour, pour une moyenne de quatre-vingts kilomètres. La pause du matin était sacrée : nous nous arrêtions dans une gargote ou un bistrot local situé en bord de route. Essais de prononciation d'hindi avec les vendeurs de *çai* hilares en Inde, petite vendeuse de soda au

PROLOGUE

Mozambique... S'arrêter, c'était se reposer, se désaltérer, mais aussi humer une atmosphère !

Nous faisons des étapes dont la durée variait selon les centres d'intérêt, les nécessités administratives, mais aussi notre fatigue, ou notre lassitude. Mais nous étions la plupart du temps en mouvement, et si nous sommes parfois, rarement, restés deux semaines sans pédaler, les jambes nous démangeaient et c'était avec un plaisir immense que nous reprenions la route.

Cette route a déjà été empruntée, bien sûr. Nous avons juste posé notre regard, et nous l'avons empruntée à un moment de son histoire.

Avant de partir j'avais publié un texte sur le site internet, sorte de préambule à notre voyage :

Tout voyage est singulier, même si les chemins sont déjà tracés et empruntés. Notre vision du voyage résulte d'un état d'esprit façonné par notre culture sociale et personnelle, état d'esprit modulé par des enrichissements permanents liés à la perception de notre environnement, à notre capacité à écouter, voir, comprendre... être en éveil.

Le voyage implique une notion de routes, de distance, la découverte d'un « autre géographique ». Mais la distance est toute relative ; combien de personnes font des heures d'avion pour reproduire les mêmes schémas ? Le voyageur absorbe les paysages, les rencontres, les émotions de la découverte. Le voyage nourrit l'Homme, le construit, l'épaissit. Voyager, c'est se perdre pour évoluer.

La liberté de voyage, conditionnée par l'obtention de visas, et l'indépendance financière permettant de s'affranchir de travailler pour subvenir aux besoins de base (se nourrir, se vêtir...) est une spécificité occidentale. Ce statut d'occidental fait partie intégrante du voyage car il conditionne notre rapport à l'autre, même si nous nous sentons « citoyens du monde ». Pour une majorité de l'humanité, l'espace vital se situe au

BICYCLETTES NOMADES

niveau du village ou de la région, et sa vision des occidentaux est souvent celle de l'argent et du pouvoir... Dans son ouvrage *L'Occident et les autres*, Sophie Bessis parle ainsi d'une suprématie de l'Occident qui lui paraît naturelle, à tel point qu'elle est devenue constitutive de son identité collective. La prise de conscience de cette « culture de la suprématie » que véhiculent nos sociétés est indispensable pour penser notre rapport à l'autre, même si cet aspect n'est pas toujours, heureusement, au premier plan.

Tous les voyageurs ont une certaine nostalgie du 19^e siècle, époque où les taches blanches sur les cartes étaient nombreuses, âge d'or de l'exploration. Quel sens donner au voyage en 2006 alors que les échanges de toute nature se multiplient à travers le monde ? Claude Lévi-Strauss évoque, dans *Tristes Tropiques*, le danger du voyage nostalgique et la nécessaire attention à l'originalité de notre époque. La particularité de notre siècle est bien sûr la mondialisation des échanges et une certaine uniformisation que l'on observe principalement, voire exclusivement, dans les villes. Par ailleurs, mais ça n'est pas spécifique au 21^e siècle, faire un tour du monde c'est se confronter aux réalités et aux soubresauts géopolitiques. Notre route passera par des régions peu fréquentées, voire isolées. Je suis curieux d'aller voir ces régions dont tout le monde parle mais, qu'en fin de compte, très peu connaissent. Notre société semble diviser le monde en trois catégories: l'Occident, c'est-à-dire les pays riches ; les pays pauvres mais amicaux, où l'on peut passer ses vacances (le Sénégal, le Maroc, la plupart des pays d'Amérique du sud...) ; et enfin les pays peu fréquentables, dont certains suscitent beaucoup de réactions et de commentaires car ils sont au cœur de préoccupations géopolitiques (l'Iran, l'Asie centrale, le Pakistan...). Une place spéciale peut être faite à l'Afrique subsaharienne (je ne parle pas ici des clubs du Sénégal ou de la Mer Rouge), désertée par la majorité des voyageurs ou terrain de jeu de pseudo-humanitaires.

Un autre aspect important de notre voyage est le temps. Nous n'avons jamais voyagé, c'est-à-dire été en mouvement, plus de deux mois d'affilée. Tous mes voyages m'ont frustré par leur fin, toujours précoce. Être sur la route, c'est se rapprocher de nos origines, l'alternative nomade de Bruce Chatwin.

De Bretagne, nous partirons vers l'Est afin de rejoindre une

PROLOGUE

route de la soie qui nous fera traverser la Turquie, l'Iran et l'Asie centrale jusqu'au Pakistan. Après l'Inde, nous continuerons notre périple en Asie jusqu'au Japon. Nous comptons traverser le Pacifique en avion pour rejoindre l'Équateur, parcourir les Andes (Pérou et Bolivie), puis traverser le Brésil. Nous prendrons une dernière fois l'avion pour rallier Le Cap en Afrique du Sud. Nous voulons ensuite remonter le continent Africain par l'Est, puis traverser l'Afrique de l'Ouest pour rejoindre le Maroc, l'Espagne et la France.

Ce tour du monde s'effectuera à vélo. Avec la marche, c'est le seul moyen de rester en contact avec la nature et la meilleure façon de rencontrer les gens ; une différence : le vélo permet en plus une plus grande indépendance car il offre la possibilité d'effectuer des grandes distances.

Le retour est prévu en mai 2008. Il reste à nous affranchir des contraintes de temps et d'itinéraires...

Les contraintes de temps et d'itinéraires furent bien sûr inévitables. Quant à notre statut d'occidental, peut-être lui avais-je donné une place disproportionnée. Même si c'était indiscutablement notre identité (la France est une notion abstraite ou inconnue pour beaucoup de gens à travers le monde...), lors de nos rencontres, nous étions d'abord des Hommes, des *alter ego*.

Au final, nous avons traversé quarante pays différents, et parcouru environ 36 200 kilomètres à vélo.

Ce récit s'inscrit dans une époque donnée, qui court du 14 février 2006 au 21 juin 2008. Beaucoup d'événements se sont produits depuis : révolution verte en Iran, heurts entre Ouzbeks et Kirgizhs dans la région de Osh au Kirgizistan, au nord Pakistan, victoire puis défaite des fondamentalistes (Vallée de Swat) et inondations catastrophiques, soulèvement des moines en Birmanie et cyclone *Nargis*, affrontements entre chemises rouges (pro Thaksin) et chemises

jaunes (royalistes) en Thaïlande, procès des Khmers rouges au Cambodge, tsunami et catastrophe nucléaire au Japon, élection présidentielle au Pérou, émeutes au Burkina Faso et dernièrement au Sénégal, le printemps arabe qui déteint au Maroc...

Bien évidemment le récit n'en tient pas compte !

Ce livre suit *grosso modo* le même plan que le site internet : une biographie succincte écrite avant le départ et une présentation du matériel, le récit de notre périple, puis des recettes glanées ça et là par Chloé (*saveurs du monde*), quelques photos et dessins, mais aussi des informations pratiques, si jamais l'envie vous prenait de prendre la route !

OLIVIER